Wauthoz, Henri A.
Le foyer profané

HENRI-A. WAUTHOZ

LE FOYER PROFANÉ

Action dramatique en 1 acte

Bella Matribus Detestata.

LES ÉDITIONS JOS. VERMAUT
Siège Social :

PARIS
11, Rue de l'Estrapade (V)

COURTRAI
26-28, Rue Longue des Pierres

BRUXELLES
28, Avenue des Gaulois



LE FOYER PROFANÉ

DU MÊME AUTEUR

JUDAS DE KERIOTH, action biblique en 4 journées, en vers.

LE MIRAGE INGÉNU, pièce en 4 actes, en vers.

L'AVENTURE DE MÉLANIE BAQUET, comédie en 3 actes.

GALOCHARD ET CIE, comédie en 1 acte.

LES PÊCHEURS ET LA PÊCHERESSE, comédie en 1 acte en vers.

LA VICTOIRE DE VICTOIRE, farce en 1 acte.

THÉATRE POUR ENFANTS

ALI-BABA, pièce en 4 actes.

ROBINSON-CRUSOÉ, pièce en 3 actes.

HENRI-A. WAUTHOZ

LE FOYER PROFANÉ

Action dramatique en 1 acte

Bella Matribus Detestata.

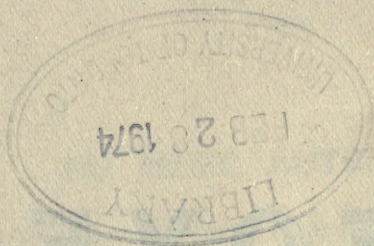
LES ÉDITIONS JOS. VERMAUT

Siège Social :

PARIS
11, Rue de l'Estrapàde (V)

COURTRAI
26-28, Rue Longue des Pierres

BRUXELLES
28, Avenue des Gaulois



LE MILIEU ET LES PERSONNAGES.

Ce drame de famille se passe dans un intérieur bourgeois d'une maison de village.

Par une large fenêtre, garnie de rideaux blancs et ornés de pots de fleurs, on aperçoit au fond la route.

On accède dans la chambre, lorsqu'on vient de l'extérieur, par une porte à gauche, et lorsqu'on vient de l'intérieur de la maison, par une porte à droite.

Il y a également à droite une grande cheminée à feu de bois devant laquelle se trouve un bon vieux fauteuil.

A droite également, mais au fond, se trouve un escalier qui conduit à une chambre à coucher, et une table ronde entourée de quelques chaises meuble le milieu de la chambre.

C'est dans cet intérieur qui respire le calme et le bon ton qu'on verra vivre et souffrir

La Vieille Maman.

La Fille.

Le Fils.

Le Vieux Docteur.

Le Jardinier.

qui sont les personnages de la pièce.

LE FOYER PROFANÉ

Scène I.

LA FILLE. LE VIEUX DOCTEUR.

Le Vieux Docteur et la Fille descendent l'escalier. Arrivés dans la chambre, le Docteur s'assied à la table, tire ses tablettes et se met à écrire une ordonnance pendant que

LA FILLE *lui dit :*

C'est bien certain, Docteur, vous parlez sans contrainte.
Sans plus rien redouter...

Ce à quoi LE VIEUX DOCTEUR *répond :*

...Non... chassez toute crainte.
Je vous affirme encor, sans avis complaisant,
Que l'état général est très satisfaisant.
Je parle, vous savez, sans nulle réticence
Et nous sommes bien près de la convalescence.
Ah! nous avons risqué vaillamment le va-tout.
Mais il n'y paraîtra bientôt plus rien du tout.

LA FILLE.

Ah! vous m'ôtez le poids d'une âpre inquiétude;
Quel angoissant souci naît de l'incertitude.
Dans l'obsédant péril qui me hantait toujours,
J'ai veillé ma douleur et les nuits et les jours.

Il n'est pire souffrance ardente autant qu'amère,
Pour le cœur angoissé, torturé, d'une mère,
Que de voir l'affreux mal, ronger en l'étouffant,
Le corps supplicié de son petit enfant.

LE VIEUX DOCTEUR, *qui écrit toujours.*

Vous êtes, je le sais, une mère admirable,
La petite maman au cœur incomparable.

LA FILLE.

Mais toutes les mamans, dans l'angoisse et l'émoi,
Doivent, n'est-il pas vrai, souffrir tout comme moi.

Un temps pendant lequel le Vieux Docteur continue d'écrire son ordonnance.

LE VIEUX DOCTEUR.

Ne vous alarmez pas, votre enfant est robuste.
Nous le verrons pousser, oui, comme un jeune arbuste,
Prospérer et grandir au rayon éternel
De ce soleil vivant qu'est l'amour maternel.

Le visage de LA FILLE *s'éclaire d'un pâle sourire.*

Mon cœur est rassuré... C'est qu'il est fort en somme
Mon fils...

LE VIEUX DOCTEUR.

Oh! c'est vraiment un vaillant petit homme.

LA FILLE.

Savez-vous bien, docteur, qu'il a plus de trois ans?

LE VIEUX DOCTEUR.

Trois ans!... Quel temps passé depuis les ouragans...
Ah! monsieur, votre fils, je le dis sans faconde,
M'en a donné du mal lorsqu'il vint en ce monde.

La Fille.

Que d'affreux souvenirs... Mais plus on a souffert
Pour un être chéri, plus le cœur est ouvert,
Et l'amour maternel en sa persévérance,
S'accroît de tout le poids de toute sa souffrance.

Et Le Vieux Docteur *se lève en disant :*

Allons, ne songeons plus à ce passé lointain.
Voici l'ordonnance...

La Fille, *sonnant le domestique.*

J'appelle Baptistin.

Le Vieux Docteur, *montrant la route ensoleillée.*

Et vous pourrez bientôt, au soleil qui ruisselle
Promener votre fils.

La Fille.

Bien vrai!...

Scène II.

LA FILLE. LE VIEUX DOCTEUR.
LE JARDINIER.

A cet instant Le Jardinier *entre et dit :*

Mademoiselle
Vient de sonner, je crois?

La Fille.

Oui... Portez à l'instant.
L'ordonnance chez le pharmacien.

LE JARDINIER.

En courant.

Puis il s'adresse au Docteur avec la familiarité d'un vieux serviteur :

Ainsi donc il va mieux le petit gars...

LE VIEUX DOCTEUR.

...Peut-être.

LE JARDINIER.

Ah! Monsieur le Docteur... Ce pauvre petit être
Je l'aime, voyez-vous, comme s'il était mien.
La maman était folle et n'écoutait plus rien.
Elle a veillé des nuits à s'en rendre malade,
Restant près de l'enfant comme en une embuscade,
Pour combattre le mal... J'en perdais l'appétit...
Ah! les jeunes mamans, pour sauver leur petit,
Se laisseraient mourir...

Avec un pâle sourire LA FILLE *l'interrompt.*

La chose est naturelle,
Mon pauvre Baptistin.

LE JARDINIER.

Oh! vous, Mademoiselle,
Vous savez nous donner toujours quelques raisons.
C'est que je vous connais depuis bien des saisons.
A trop se fatiguer on risque à l'étourdie,
D'attraper quelque jour aussi la maladie.
C'eût été du joli... Et pour moi quel tourment,
A la vieille maman que dire en ce moment,
Elle eut tant de douleur déjà, la chère femme.

Mais Le Vieux Docteur, *pour couper court au bavardage, intervient.*

Dépêche-toi, voyons...

Le Jardinier, *s'en prenant au Docteur.*

...Voyez d'ici le drame...

Et sur un nouveau geste du Docteur il oriente son bavardage vers un nouveau sujet.

Oui, je vais m'en aller et vais même courir,
Pour notre cher petit que je veux voir guérir,
Car je cours bien encor... quoique mes rhumatismes
Me tenaillent, Docteur, malgré vos sinapismes.

Et le voilà qu'il se lance dans une consultation médicale.

Par ici... et par là... je n'en puis plus... c'est trop...
Que faire, dites-moi ?...

Et le Vieux Docteur *lui faisant un signe pressant pour l'engager à partir.*

Cours un peu...

Le Jardinier, *se décidant à s'en aller.*

Au galop.

Et le bavard quitte enfin la chambre. On le voit s'en aller sur la route.

Scène III.

LA FILLE, LE VIEUX DOCTEUR.

La Fille.

Chère vieille maman, la vie est bien cruelle,
Elle porte le deuil, la douleur éternelle

De la mort de mon père et l'effroi palpitant
D'apprendre que son fils succombe en combattant.
Ah ! la guerre est pour nous un douloureux calvaire.

LE VIEUX DOCTEUR.

Votre frère a donné l'exemple salutaire,
Il partit le premier d'entre tous, vaillamment.
Le bon sang des aïeux jamais ne se dément.
Le devoir et l'honneur... vertus familiales
Pour votre frère et vous... Ses vigueurs martiales,
Sa force et son ardeur à lutter sans broncher,
Naquirent dans son cœur à l'ombre du clocher.
Et vous même, sa sœur, orgueil de la famille,
Des ancêtres lointains vous êtes bien la fille
Des ombres de la mort dont ils sont revêtus.
Ils voient vivre en vous leurs antiques vertus.

LA FILLE, *un peu confuse.*

Mon bon Docteur, allons, l'amitié vous abuse.
Etre trop indulgent est votre seule excuse.

Et paternellement le VIEUX DOCTEUR *riposte :*

Je n'exagère point et je vous aime bien,
Mais voir votre bonheur assurerait le mien.
Voilà pourquoi je songe en ces temps de batailles,
Qu'il fut jadis un jour heureux de fiançailles,
Où votre cœur vibrant d'un pur et chaste émoi,
Respirait le bonheur, l'espérance et la foi.
Mais quelques jours plus tard, c'était l'affreuse guerre.

LA FILLE.

Hélas, où sont-ils donc les rêves de naguère ?

Le Vieux Docteur.

Votre ami reviendra... Parti pour le devoir
Il a bien combattu... Gardez un doux espoir.

La Fille.

Pourquoi donc rappeler les heures si troublantes,
Pourquoi donc aviver les douleurs accablantes
Qui me rongent le cœur à l'aspect d'un berceau.
Hélas, depuis longtemps, voyez... mon pauvre anneau
Qui d'un beau passé mort était le si doux gage
A quitté cette main...

Le Vieux Docteur.

C'était le témoignage
De l'amour de celui qui vous aime toujours
Et qui vous reviendra.

La Fille.

Non. Adieu les beaux jours.

Le Vieux Docteur.

Un cœur loyal et franc au malheur s'associe.

Et le désespoir de La Fille *s'exhale ainsi :*

Hélas, c'est bien cela qui brise et supplicie !...
Ah ! le sort est parfois vraiment trop inhumain
L'existence serait un fardeau surhumain
Qui me ferait maudir le Destin implacable,
Dans l'affreuse douleur qui m'oppresse et m'accable,
S'il n'était le devoir impérieux, pressant,
De vivre et de lutter pour l'enfant innocent.

Alors le VIEUX DOCTEUR, *tout attendri, lui prend les deux mains et dit :*

Ne vous exaltez pas et reprenez courage,
Car le calme renaît toujours après l'orage.
Les hideux cauchemars qui nous hantent la nuit
Sombrent dans la clarté dès que le grand jour luit.
Et l'âme à son aurore en l'ardente jeunesse
S'affranchit aisément du souci qui·l'oppresse.
Comme chaque matin la nature au réveil,
Nargue l'ombre des nuits en riant au soleil.
Vous fûtes ballottée en l'horrible tempête,
Mais le port est prochain... Votre destin s'apprête
Tout au long du chemin, quoi qu'il puisse advenir
Dans l'oubli du passé... songez à l'avenir.

LA FILLE.

Il est des souvenirs, hélas, ineffaçables,
Comme il est dans l'horreur, des maux inguérissables.
Il est de ces douleurs que rien ne peut capter,
De trop honteux instants qu'on ne peut racheter.

LE VIEUX DOCTEUR, *un peu solennellement :*

Le devoir et l'honneur sont seuls choses qui comptent
Pour les cœurs résolus qui, luttant, se surmontent.
Que craindriez-vous donc si désespérément,
Vous qui de ces vertus usez si noblement.

La vieille maman apparaît sur la route.
En l'apercevant LA FILLE *dit :*

Voici, maman, là-bas qui revient sur la route...
Rassurez-la, docteur, car elle vous écoute

Avec grande ferveur... Vous êtes notre ami,
Moi je m'en vais veiller mon enfant endormi.

Ayant dit, elle monte l'escalier et entre dans la chambre de l'étage.

Scène IV.

LE VIEUX DOCTEUR, LA VIEILLE MAMAN.

Après un temps LA VIEILLE MAMAN *entre et, tout essoufflée, va s'asseoir auprès de la table.*

C'est vous, mon bon docteur... La fatigue m'accable...
Ma foi, je n'en puis plus...

Et le VIEUX DOCTEUR *s'empresse auprès d'elle.*

Il est déraisonnable
De vous mettre en pareil état... C'est imprudent.
Qu'est-il donc survenu ?... Dites-moi l'incident.

LA VIEILLE MAMAN.

L'incident... l'incident !... Une grande nouvelle,
La plus grande pour moi.

LE VIEUX DOCTEUR.

Dites vite, laquelle ?...

LA VIEILLE MAMAN.

Ils reviennent enfin !

LE VIEUX DOCTEUR.

Ils !... Mais qui donc cela ?

LA VIEILLE MAMAN, *criant sa joie :*

Nos soldats, nos héros... mon fils... le revoilà.

LE VIEUX DOCTEUR.

Vous l'avez donc revu ?...

LA VIEILLE MAMAN.

Lui... mon fils... pas encore,
Mais tous sont en chemin... en route dès l'aurore.
J'en ai vu deux déjà des garçons de chez nous,
C'étaient les deux premiers... Ils étaient comme fous !...
Et j'ai vu les mamans... deux mamans glorieuses,
Serrer leur cher petit dans leurs bras... radieuses,
Les couvrant de baisers et, le cœur éclatant,
Clamer à tous l'orgueil d'un bonheur sanglotant.
Et j'en pleurais de joie aussi... Mais la pensée,
Que le mien revenait, m'a soudain oppressée,
S'il allait, au logis, se trouver avant moi,
Quel ne serait son trouble et son pénible émoi,
En ne retrouvant pas, au bonheur qu'il rapporte,
Sa maman l'attendant sur le seuil de la porte.
Cela m'a fait courir comme en mes jeunes ans,
Et j'aurais surmonté foudres et ouragans.
Mais tout en m'élançant comme les plus ingambes,
Mon cœur bien plus subtil que mes deux vieilles jambes,
Volait par devant moi toujours plus vite encor,
Mon âme l'entraînant en son ardent essor.
Et je courrais toujours en une ardeur sereine,
Toujours, toujours plus fort.., courant à perdre haleine,
Et pour courir plus fort encor, je le redis,
J'aurais voulu donner ma part de Paradis.

Pour dissimuler son émotion LE VIEUX DOCTEUR
la plaisante aimablement :

Eh, eh !... On aurait dit, à voir votre prouesse,
Que vous aviez vingt ans, tout comme une jeunesse,
S'envolant vers l'amour au premier rendez-vous.

Mais l'amour d'une mère est-il rien de plus doux,
Rien de plus fort aussi!... Et voici quatre années,
Que je compte en mon cœur les nuits et les journées,
Voici quatre ans déjà du départ imprévu,
Quatre longs, très longs ans que je ne l'ai revu.
Dans ces éternités si lentes, si cruelles,
Rien que de douteuses et trop rares nouvelles.
Des malheurs menaçants en ces temps incertains,
Rien ne nous parvenait que des échos lointains.
Mais parmi tout le poids des deuils et des misères,
L'opprobre hallucinant, les souffrances amères,
Rien ne fut plus cruel, brutal et inhumain,
Que ce mur se dressant autour de nous soudain.
La barrière de fer nous séparant du monde,
Emmurant nos douleurs dans une nuit profonde,
Inexorablement fut l'atroce instrument
D'un obsédant supplice et d'un trop long tourment.
Lorsque les cœurs épris de tendresses jalouses,
De toutes les mamans, des sœurs et des épouses,
A tout instant des jours, des matins et des soirs,
Palpitaient dans les deuils et dans les désespoirs,
Lorsque la vision des affreuses mêlées
Hantaient obstinément nos âmes endeuillées,
Quand nous voyions nos fils, en nos rêves brûlants,
Blessés affreusement, gémissants et râlants
Sur un lit d'hôpital, si loin de nos tendresses,
Ou bien agonisants dans d'affreuses détresses,
Seuls et abandonnés en d'horribles bourbiers,
Expirant lentement dans le sang des charniers,
Rien ne nous parvenait... pas d'avis... pas de lettre.
Il était interdit de rien dire ou transmettre,

Et rien ne venait à nos désolations,
Porter le réconfort des consolations,
Et dans cette torpeur, après la violence,
C'était pour nous toujours l'hallucinant silence,
Lourd silence d'horreur, noir silence d'émoi,
Qui nous glaçait le cœur dans l'angoisse et l'effroi.

LE VIEUX DOCTEUR.

Votre fils apprit-il toutes vos infortunes,
Et dans l'adversité vos épreuves communes,
A-t-il été frappé des injures du sort,
De son malheureux père a-t-il appris la mort ?

LA VIEILLE MAMAN.

Ce deuil il le connaît mais non pas tout encore,
Car j'ai voulu toujours que là-bas il ignore
Les horreurs du trépas de mon pauvre mari.

LE VIEUX DOCTEUR.

Mais si du vieux foyer le vieux chef a péri,
Il y retrouvera la maman, la sœurette,
Celle qu'il aimait tout lorsqu'elle était jeunette,
Alors qu'ils nous charmaient tous deux par la douceur,
Du juvénile amour du frère et de la sœur.

LA VIEILLE MAMAN.

Sa pauvre sœur, hélas, la douce créature...

LE VIEUX DOCTEUR.

A-t-il appris jadis la cruelle aventure ?

Mais LA VIEILLE MAMAN *s'écrie avec une sorte d'épouvante :*

Non, non... Oh ! non... jamais... Pas cela... pas cela...
Il est des choses, n'est-ce-pas, trop au delà

De ce que peut la force et la raison humaine,
Confie-t-on ces horreurs à la chance incertaine
D'un pauvre écrit courant les hasards du chemin,
Peut-on semer au vent sa honte et son chagrin ?...
Il est de ces malheurs qu'on n'avoue et confesse
Qu'en murmurant tout bas et que dans la détresse
On se dit cœur à cœur, bravement... doucement,
Pour pouvoir en pleurer ensemble, longuement.

LE VIEUX DOCTEUR.

Allons, n'attristez pas ce jour qui vous rassemble,
C'est l'instant du bonheur le retour, ce me semble.
Chassez le noir chagrin amer et décevant,
Puisqu'il va revenir intact et bien vivant
Votre fils... un héros... Ce ne sont point chimères.
Vous avez le bonheur qui manque à tant de mères,
Car ils sònt bien nombreux les fils dont désormais
Les mamans porteront le deuil à tout jamais.

LA VIEILLE MAMAN.

Oui, vous avez raison... il faut que je sourie.

Alors LE VIEUX DOCTEUR *conclut gaîment :*

Je crois bien !... Je m'en vais car, ma très bonne amie,
Rien sur terre et au ciel pour vous ne comptera
Quand devant la maison votre fils paraîtra.

Scène V.

LA VIEILLE MAMAN.

Ayant dit, il sort et la VIEILLE MAMAN *restée seule après l'avoir accompagné jusqu'à la porte et lui avoir fait ensuite un amical geste d'adieu par la fenêtre, trot-*

tine à présent au travers de la chambre se disant à elle-même :

Ce bon docteur... ami sûr... plein d'expérience.

Dans sa croissante impatience elle va regarder à la fenêtre.

Quel trouble et quel émoi en mon impatience !...
Ah ! ces derniers moments avant de le revoir
Semblent plus longs encor que mon long désespoir.
Il revient !... Calme-toi, mon vieux cœur... Tout à l'heure
Il franchira le seuil... Mais la vieille demeure,
Le nid — au jeunes ans — des bonheurs absolus,
Notre antique foyer il ne le verra plus...
Que dira-t-il ?

Et comme elle s'est assise dans son fauteuil au coin de l'âtre, elle se reprend machinalement à tricoter.

Oh ! que d'heures interminables
Ai-je passées ainsi, par ces temps misérables,
Songeant toujours à lui, dans la crainte et le deuil.
Tu le sais, n'est-ce pas, toi, mon bon vieux fauteuil.
Et combien j'ai rêvé, dans mon espoir tenace,
A son joyeux retour devant quoi tout s'efface,
Et si je pleure encor quelques jours à plein cœur,
Ce seront désormais des larmes de bonheur.
Car le deuil disparaît devant la joie immense
Après les longs malheurs la vie recommence.
Le bonheur nous revient... pour toujours le voilà.
Le temps d'épreuve a fui...

Et comme LE FILS *apparaît sur la route et semble chercher la maison,* LA VIEILLE MAMAN *se lève dans un élan fébrile.*

Mon fils !... Mon fils est là !

Scène VI.

LA VIEILLE MAMAN. LE FILS.

Pendant le temps qu'elle fait un pas en avant, la porte s'est ouverte sous une poussée impatiente et — en uniforme de guerre, jeune lieutenant constellé de médailles — le Fils apparaît au seuil de la demeure, bras tendus vers la chère vieille enfin retrouvée.

Un cri de LA VIEILLE MAMAN.

Mon fils!...

Un autre cri du FILS.

Maman!...

Et les voici dans les bras l'un de l'autre.

LA VIEILLE MAMAN.

C'est toi, mon trésor, toi ma vie.

LE FILS.

Maman!

LA VIEILLE MAMAN.

Il n'est plus rien désormais que j'envie,
C'est mon fils, mon petit... Mon enfant est ici...
Mon Dieu, est-il des mots pour vous dire merci!...

LE FILS.

Maman! Chère Maman!... Que je t'embrasse encore,
Dans ce bonheur ardent qui pour moi vient d'éclore.

LA VIEILLE MAMAN.

Oui, serre-moi bien fort, car il me semblerait,
Qu'en te quittant soudain, mon cœur éclaterait.

LE FILS.

Chère vieille maman, rien ne saurait décrire
Mon bonheur surhumain.

Et LA VIEILLE MAMAN, *qui veut admirer son fils mais sans se séparer de lui, le tient par la main tout en s'éloignant un peu pour mieux le voir.*

Mais viens que je t'admire.
Le soleil a chassé les ombres du tombeau.
Comme te voilà grand et si fort et si beau...
Je suis fière de toi... Tu reviens des batailles
Où tu fis ton devoir... Ces galons, ces médailles,
Tout cela fut conquis là-bas avec ton sang.

LE FILS.

Oh! rien qu'une blessure...

LA VIEILLE MAMAN, *criant son anxiété.*

Oh Dieu!...

LE FILS.

Là.. dans le flanc.
A ce moment j'ai cru voir mon heure dernière
Et sentir de la mort mon âme prisonnière.
Mon dernier souvenir, alors que je mourrai,
Vous criait mon adieu.

LA VIEILLE MAMAN, *serrant son fils tout contre elle.*

Mais ce n'était pas vrai,
Dieu ne l'a pas permis... Il voulait que je vive,
Car je t'aurais suivi, mon fils, sur l'autre rive.

LE FILS.

Mais tout cela n'est plus qu'un souvenir mauvais.
Le passé seul est mort pour nous à tout jamais.

A côté du présent rien désormais me compte,
Il n'est que du bonheur... et le sort que l'on dompte,
Car je suis revenu, c'est la fin du roman.
Je suis à vos genoux, maman... Chère maman.

LA VIEILLE MAMAN, *qui s'est assise à nouveau dans son fauteuil, attire son fils auprès d'elle. Un siège bas se trouve à sa portée et le voilà presque aux pieds de la chère vieille.*

Oui, viens là, près de moi, comme aux jours de l'enfance,
Quand tu étais petit et qu'à ton ignorance
J'ouvrai patiemment le magique trésor
Des beaux récits tissés tout de vaillance et d'or.
C'est ton tour à présent... Comme je fis naguère.
Raconte-moi...

Mais LE FILS *l'interrompt vivement.*

Non, non... pas aujourd'hui!... La guerre,
Voyez-vous, c'est trop laid, trop cruel, trop affreux.
Pourquoi donc assombrir cet instant si heureux,
Ce beau jour du retour par quelque morne histoire.
C'est vous plutôt, Maman — et c'est obligatoire —
Qui me direz ce que jamais on ne m'apprit.
J'ignore tout de ce qu'au pays on souffrit.
J'ai su que le malheur passa... la mort sévère,
Mais dites-moi comment mourut le pauvre père...
Notre vieille maison, foyer doux et ami,
Fut saccagée, n'est-il pas vrai, par l'ennemi.
Parlez donc, parlez donc et sans échappatoire.

LA VIEILLE MAMAN.

Ah! mon pauvre petit, qui ne veut pas d'histoire,
Pour assombrir les doux instants du premier jour,
Et veut chasser le deuil par la joie au retour,

Crois-tu donc qu'il serait possible de te faire
Le fidèle tableau du douloureux calvaire,
Monté dans l'infortune et dans l'adversité,
Ce tableau de détresse et de calamité,
Comment décrire enfin le mal et l'épouvante
Sans te faire éprouver la torture angoissante,
De la chaîne où le deuil forme chaque chaînon,
Et l'atroce douleur de ces horreurs sans nom.

LE FILS.

Racontez... racontez... Car je veux sans attendre,
Dût ma raison périr, oui, je veux tout entendre.

LA VIEILLE MAMAN.

Ton père est mort, mon fils, en faisant son devoir,
De la mort d'un héros...

LE FILS.

Mon père... Oh!... désespoir...

LA VIEILLE MAMAN.

C'était aux premiers temps de cette horrible guerre,
Tout était envahi par la horde étrangère,
Et chacun s'enfuyait, le faible ou le puissant,
Devant l'envahisseur brutal et malfaisant.
Nous étions presque seuls demeurés au village.
Brave dans son sang-froid, ferme malgré son âge,
Ton père était resté, vaillant comme toujours,
Voulant veiller à tout au péril de ses jours.
De partout nous venaient d'effroyables nouvelles,
De meurtres monstrueux, d'offenses criminelles,
L'incendie étendait sa rougeoyante horreur,
Et chacun au pays frissonnait de terreur.

Les familles partout se terraient, endeuillées.
Non loin on entendait le fracas des mêlées,
Le bruit sourd du canon qui parfois s'approchait.
Le convoi des blessés longuement débouchait.
Mais toujours des soldats, troupe hagarde et farouche,
Passaient là, devant nous, la menace à la bouche,
Et ton père, mon fils, restait stoïquement
A son poste d'honneur, tout à son dévoûment,
Il voulait malgré tout être la sauvegarde
Du vieux village aimé dont il avait la garde
Depuis de si longs ans, et voulait attester
Qu'il est de ces devoirs qu'on ne peut déserter.
Un soir... lugubre soir d'une affreuse bataille,
Comme des loups hurlants que la rage tenaille,
Un régiment sinistre, hâve, déguenillé,
Se rua parmi nous, hagard, échevelé....
Pour ajouter encor à l'effroi de cette heure,
Une bande envahit notre vieille demeure,
Hurlant d'horribles mots, hurlant à plein poumons,
Brisant, fracassant tout comme d'affreux démons,
Que leur propre forfait plus encor exaspère...

Elle hésite un instant, puis dans un sanglot à peine refoulé, elle achève.

C'est ce soir-là, mon fils, que ton malheureux père,
Ce cœur pur dont l'honneur fut le seul horizon,
Fut tué lâchement dans sa vieille maison.

Secoué de sanglots, affalé sur sa chaise, le Fils se prend désespérément la tête entre les mains.

A ce moment entre le Jardinier qui sans s'apercevoir de la douleur qui plane dans la chambre, bavarde intarissablement.

Scène VII.

LA VIEILLE MAMAN. LE FILS. LE JARDINIER.

LE JARDINIER.

Je l'avais bien dit car je ne me trompe guère,
Notre petit monsieur nous revient de la guerre,
Ah! j'étais bien certain de vous trouver ici.
Car j'ai vu bien des gars s'en revenir aussi,
Le fils du boulanger, celui de la mercière,
L'amoureux de la fille à la cabaretière,
Et le gars du charron, tous je les ai revus.
Les voilà bien contents d'être enfin revenus.
Quelle affaire, bon Dieu!... Quelle fête au village,
On s'embrasse partout — embrasser ça soulage —
Bonjour, notre monsieur... Quel plaisir on ressent,
Bonjour donc... Car c'est vous notre maître à présent.

Distraitement LE FILS *répond.*

Oui, Baptistin... bonjour.

LE JARDINIER.

Eh... le bel uniforme...
La guerre a ça de bon, c'est que ça vous transforme,
Et quand on a gardé ses jambes et ses bras,
Quand on revient entier et sans plus d'embarras,
C'est alors que le sort paraît bon et la vie.
Qu'on retrouve au pays aux anges fait envie.

Pour dire quelque chose LE FILS *ajoute :*

Oui, Baptistin...

Satisfait de lui-même LE JARDINIER *se dit à part :*

Ma foi, je lui dis ce qu'il faut.

Puis il s'adresse à la vieille maman.

Mademoiselle est donc en sa chambre là-haut?

En entendant parler de sa sœur LE FILS *sort de sa torpeur et s'écrie.*

Ma sœur... est-elle ici?... Vite, que je l'embrasse,
Dans ma joie au retour, puis le deuil qui terrasse,
Et dans mon désespoir que je voudrais clamer,
Ma mère, j'oubliais de vous la réclamer.
Chère petite sœur.. dites où donc est-elle?...

Très naturellement LE JARDINIER *dit :*

Près du lit de l'enfant toujours en sentinelle.

La surprise du FILS *s'exclame.*

L'enfant!...

LE JARDINIER.

Près de l'enfant, ça bien certainement.

Alors LE FILS *s'adresse plus directement à sa mère.*

Un enfant! Quel enfant?...

Dans son inconscience et dans l'oubli d'événements déjà lointains et presque périmés dans sa cervelle frustre LE JARDINIER *poursuit son bavardage.*

Oh! quelle inquiétude,
Mais le voilà guéri... c'est une certitude...
Le docteur l'a bien dit, en consolation.
De notre chérubin, voici la potion
De chez le pharmacien — un homme de science —
J'ai couru... La maman est dans l'impatience,
Car on ne vit jamais ici ni par de là,
Une maman pareille à cette maman-là.

Et la potion en main, il monte l'escalier et entre dans la chambre à coucher, pendant que le Fils le regarde sans paraître comprendre. La Vieille Maman, anéantie dans sa douleur, reste dans son fauteuil et le Fils, comme halluciné, marche fébrilement au travers de la chambre.

Scène VIII.

LA VIEILLE MAMAN. LE FILS.

LE FILS.

Qu'est-ce que tout cela et que viens-je d'entendre?
J'ai l'esprit tout perdu et n'ai rien dû comprendre.
Ce sont propos de fous qu'il vient de nous tenir,
Et dont je veux chasser même le souvenir.
Ma sœur... la douce enfant si candide et si pure.
Même un soupçon furtif lui serait une injure,
Quel est donc cet enfant qu'on surveille à genoux,
Quel est donc cet enfant et que fait-il chez nous?...
Ma mère, répondez... Répondez donc, ma mère...

Alors LA VIEILLE MAMAN, *sans regarder son fils, se parle à elle-même et dit :*

Mon Dieu, la voilà donc l'heure par trop amère...
Pourquoi donc au néant ne puis-je m'abîmer?...
Comment vais-je trouver des mots pour exprimer
L'exécrable forfait, la chose abominable.
Le hideux attentat, le crime épouvantable,
Faudra-t-il donc, mon Dieu, qu'un récit infamant
Soit fait par une mère, hélas, à son enfant.
Et pour comble d'horreur à cette heure néfaste,
Que de son autre enfant, sa fille douce et chaste,
Elle doive au courant du récit monstrueux,
Dire la honte infâme et le supplice affreux?

LE FILS.

Non, j'ai mal entendu et c'est quelqu'affreux songe,
Un cauchemar hideux... un répugnant mensonge.

Et s'écoulant aux pieds de sa mère.

Par pitié, par pitié... ayez pitié de moi,
Ma mère, et m'éveillez de mon sordide émoi.
Ma sœur, ange au front pur, chaste et tendre colombe,
Que ne dors-tu plutôt au sommeil de la tombe!
D'un si vil attentat as-tu subi l'affront,
Un tel voile d'horreur obscurcit-il ton front?
Tout a-t-il succombé dans un total naufrage
D'un atroce bandit as-tu subi l'outrage?
Non, non, ce n'est pas vrai... j'en chasse le soupçon,
Ma mère, par pitié... par pitié, dites non...

La Vieille Maman pleure silencieusement. Alors
LE FILS *se relève et sa fureur va en croissant.*

C'est donc vrai, c'est donc vrai!... Minute abominable,
Affreuse vision de honte inexprimable
Où l'on sent dans l'horreur de cet instant maudit,
La démence envahir et vous tordre l'esprit.
Mais de douleur aussi je sens mon cœur se fendre,
J'étais trop loin de toi... trop loin pour te défendre
De l'immonde forfait, de l'abject offenseur,
Ma sœur, ma pauvre sœur... pauvre petite sœur.

LA VIEILLE MAMAN.

Il est de ces méfaits non, que rien ne conjure,
C'est pour la protéger contre l'atroce injure
Du sinistre bandit, doublement criminel,
Que ton père, mon fils, reçu le coup mortel.
Il tomba foudroyé, humble martyr si noble,
C'est sur son corps sanglant que l'attentat ignoble,

Comme un deuil éternel, un suprême tourment,
Souilla notre foyer ineffaçablement.

LE FILS.

La monstrueuse horreur!... Que me faut-il entendre!
Mais je devine enfin... Oui... je viens de comprendre
De ce crime odieux le cruel lendemain
C'est l'enfant...

LA VIEILLE MAMAN.

Hélas oui...

LE FILS, *dans un accès de rage folle.*

L'enfant de l'assassin.
Doublement meurtrier... la brute sanguinaire,
Et de ma pauvre sœur le vil tortionnaire...
Cet enfant est ici! L'outrage s'en accroit,
Cet enfant est ici, vivant sous notre toit.
Jamais, non, non, jamais. Non, non. C'est impossible.
A le savoir vivant l'injure est plus sensible.
Dans la rage et l'horreur qui viennent m'embraser,
Je le voudrais plutôt sous mes pieds écraser.

Il va s'élancer vers la chambre là-haut, mais LA VIEILLE MAMAN *s'accroche à lui.*

Oh! mon fils!...

LE FILS.

Hors d'ici l'enfant du misérable,
De l'ignoble bandit, de l'atroce égorgeur.
Si je n'étouffais pas cette vie exécrable,
C'est le Ciel qui demain se ferait le vengeur.

Il s'est arraché à l'étreinte de la pauvre vieille maman et se précipite vers l'escalier dont il monte les premières marches.

Scène IX.

LA VIEILLE MAMAN. LE FILS. LA FILLE.

La Fille qui, sortie de la chambre, s'était arrêtée en haut de l'escalier d'où elle a entendu les derniers paroles de son frère, descend lentement les degrés.

Devant cette apparition sombre et grave, le frénétique recule pas à pas.

Arrivée au bas de l'escalier

LA FILLE *dit avec un grand calme.*

Tu veux tuer l'enfant... Mais frappe aussi la mère.
Je comprends ta douleur, ta honte, pauvre frère.
Rentrant au foyer noir qui fut jadis si clair.
Mais avant que l'on touche à l'enfant de ma chair
Malgré le déshonneur et l'opprobe et la ruine,
Il faudrait m'arracher le cœur de la poitrine,
Ce cœur qui braverait les plus grands, les plus forts,
Et le foulant aux pieds me marcher sur le corps.

LE FILS.

Oh! ma sœur, pardon..., pardon pauvre victime.
Je t'avais oubliée en ne songeant qu'au crime.
A cet enfant maudit.

LA FILLE.

Cet enfant c'est le mien.
C'est mon fils et la vie a noué notre lien,
L'indénouable lien voulu par la nature,
Et c'est le fruit vivant de toute ma torture.
Oui, nous sommes unis inséparablement,
Car pour lui j'ai souffert épouvantablement.

Mais il n'importe plus, car je n'ai plus mémoire
De l'infâme supplice et de l'heure trop noire,
Où dans un gouffre affreux tout paraissait finir.
J'en ai pour tout jamais chassé le souvenir.
Si j'ai bravé la mort qui pourtant nous délivre,
Et si j'ai survécu, c'est que je devais vivre,
Vivre pour mon enfant.

LE FILS.

La honte restera,
De ce passé maudit que rien n'effacera.

LA FILLE.

Mort est un souvenir si nul ne le recueille.

LE FILS.

Le passé ne meurt pas ainsi quoi qu'on le veuille,
L'œuvre qu'il accomplit irréparablement,
En nous même revit inexorablement.
Le père assassiné pour t'avoir protégée,
Le foyer profané, la famille outragée,
Nos deuils nos déses,poirs et tes affreux tourments,
Laisseront en nos cœurs d'incurables ferments.
Tout ce passé d'horreurs dont le poids nous accable,
Ce passé renaîtra toujours plus implacable,
Toujours à notre esprit le passé surgira,
Chaque fois qu'à nos yeux l'enfant se dressera.

LA FILLE.

Pauvre enfant, innocent des misères, des larmes.
Pauvre enfant, innocent de toutes nos alarmes.

LE FILS.

Preuve à jamais vivante en nos deuils infinis.
Des forfaits impayés, des crimes impunis.

La Fille.

Non, je ne vois en lui qu'innocence et faiblesse.
Je n'ai que de l'amour et que de la tendresse,
Et mes bras et mon cœur — mon cœur endolori —
Lui seront à jamais un sûr et doux abri.

Le Fils.

O rongeant désespoir d'une tâche trop rude,
Affreux doute obsédant né de l'incertitude.
De choisir le chemin à suivre et de savoir,
Dans le cri de l'honneur jusqu'où va le devoir.
Oubliant notre deuil et l'opprobre et l'outrage,
Calmant tous les transports et les sursauts de rage,
Maîtrisant de l'horreur le persistant réveil,
Chassant le souvenir d'un crime sans pareil,
Etouffant les rancœurs, les fureurs que l'on dompte,
Devrons-nous accueillir l'enfant de notre honte,
Témoignage éternel d'un forfait bestial,
L'enfant de l'assassin au toit familial!...
Pas cela, pas cela, je ne puis m'y résoudre,
Je n'y puis consentir, dut m'écraser la foudre,
Cela ne se peut pas, aujourd'hui ni jamais.

La Fille.

C'est là ton dernier mot?...

Et Le Fils, *avec une sombre énergie, dit :*

Le dernier désormais.

Calme La Fille *ajoute :*

Puisqu'il en est ainsi... adieu, mon pauvre frère,
Car je sais mon devoir. Avant tout je suis mère.
Mon âme épanche en moi un afflux si vainqueur,
Que l'amour maternel déborde de mon cœur.

Et qu'importe l'angoisse, l'affreuse violence,
Lorsque le cœur vous bat et que l'âme l'élance
Et qu'importe l'offense et le crime et le deuil,
A l'amour maternel vivant en son orgueil.
Qu'importe donc enfin l'infamie et la honte,
De tout cela plus rien un seul instant ne compte,
Ce n'est plus qu'un malsain mais très lointain fatras,
Lorsqu'une mère tient son enfant dans ses bras.
Car rien ne compte plus, rien n'existe pour elle,
Que la tendre existence et si douce et si frêle,
Qu'en un émoi craintif, effaré sourdement,
Elle berça longtemps en son sein, tendrement.
Rien que des mots d'amour lui viennent à la bouche,
Et rien n'est plus profond, plus ardent, plus farouche.
Rien n'est plus fort pour nous, sacré pour l'Eternel,
Qu'un cœur de mère plein de l'amour maternel.

La pauvre VIEILLE MAMAN, *prostrée dans son fauteuil, se dresse alors brusquement pour s'écrier :*

Tu dis vrai... tu dis vrai et ce n'est point chimère,
C'est le cri de ton cœur.

Et mettant dans ses mots tout ce qu'elle peut de tendresse elle poursuit :

Mais il faut être mère,
Il faut être « maman » pour comprendre cela.

LE FILS, *s'adressant à sa sœur.*

Tu veux donc nous quitter.

Résolue, LA FILLE *dit farouchement.*

S'il le faut.

L'Amertume du FILS *se résoud en ces mots :*

Et voilà
Comment le mal affreux s'étend et s'evenime,
Puisqu'on peut préférer cet enfant né du crime
A la vieille maman...

Mais LA FILLE *lui coupe la parole d'un cri :*

Non, non. Ce n'est pas vrai.

LE FILS.

Tu veux l'abandonner. Tu l'abandonnerais...

Alors LA FILLE *se jette aux pieds de la maman.*

Maman, chère maman... douce maman que j'aime,
Qui dans tous mes tourments fut mon soutien suprême,
Vous aurez bien compris en votre amour vivant,
Que c'est là mon devoir, de sauver mon enfant.

LE FILS.

Va-t-en donc... Quitte nous!...

A cet instant le Vieux Docteur pousse la porte et entre silencieusement. Il s'arrête au fond de la chambre sans que les trois autres, tout à leur émotion, s'aperçoivent qu'il est là. Et il entend

LA VIEILLE MAMAN *dire douloureusement.*

Ah! Dieu, quelle heure affreuse
En cette vie hélas pour moi trop douloureuse,
Du toit familial, en ces trop sombres jours,
Le bonheur et la paix ont-ils fui pour toujours ?
N'est-il donc plus d'espoir pour la pauvre famille,
Pour retrouver mon fils dois-je perdre ma fille,
Porterais-je le poids, le chagrin éternel
De vous voir déchirer mon vieux cœur maternel.

D'un trop amer souci ma pauvre âme n'enivre,
Où donc est la raison et pour qui dois-je vivre,
Pourquoi dois-je entre vous porter ce jugement,
Et que faire, ô mon Dieu, pour juger justement.
D'où viendra la lueur que notre deuil espère?...
Ah! que n'est-il ici, le chef, votre vieux père,
Pour sauver son foyer de ce dernier péril,
A nos yeux revivant, que ne dresse-t-il?...

La Fille.

Pauvre père frappé, tué pour me défendre,
Sauve-moi donc encor en ton amour si tendre.

Le Fils.

O Père tant aimé que le deuil a proscrit,
Parle nous, ô Sagesse... éclaire notre esprit.

Scène X.

LA VIEILLE MAMAN. LE FILS. LA FILLE.
LE VIEUX DOCTEUR.

Alors Le Vieux Docteur *s'avance et dit avec un peu de solennité.*

C'est moi qui parlerai au nom de votre père,
A sa place et pour lui comme en ce temps prospère
Où la voix du vieux chef, mon ami fraternel,
Ne dormait pas encor au sommeil éternel.
Si je puis m'exprimer de façon assurée,
Si je ressens soudain une force inspirée,
C'est que son âme ici de mon âme a fait choix,
Pour sauver ses enfants en parlant par ma voix.

C'est au Fils maintenant qu'il s'adresse plus particulièrement.

Oui, certes, je comprends quelle atroce souffrance
Doit ravager ton cœur après quatre ans d'absence,
Après avoir lutté, après avoir vaincu,
En ces temps odieux dont tu as survécu,
Tu retrouves le deuil, la ruine et la misère,
Le désespoir rongeant comme un affreux ulcère,
Toute joie envolée et tout bonheur enfui,
Le vieux toit paternel sauvagement détruit.
Ton père assassiné en défendant sa fille,
Et l'antique foyer, berceau de la famille
Que l'amour de ta mère avait illuminé
Par un vil criminel bassement profané.
Mais qu'importe après tout, passé, fureur guerrière,
Regardons en avant et non pas en arrière,
La douleur est stérile il faut s'en affranchir,
Après avoir souffert il faut savoir agir.
Comprends-tu maintenant en ton ardeur vivace,
Qu'il te faut, du vieux chef, ici prendre la place,
Toi, son fils, en rentrant vaillant parmi les tiens,
Dont ta force et tes bras seront les seuls soutiens.
Ton devoir le voilà dans toute sa noblesse,
Consoler le malheur, protéger la faiblesse,
En homme conscient de la tâche à remplir
Et qui va droit au but qu'il prétend accomplir.
Pour aider et servir le deuil et la détresse,
Laisse parler ton cœur, sourire ta tendresse,
Laisse exhaler ton âme et vibrer sa chanson,
Obéis à ton cœur de toute ta raison.
Lorsque le cœur agit, la raison doit le suivre,
Loin des vains préjugés dont elle se délivre

C'est alors qu'on ressent l'ineffable douceur,
Qu'on trouve en accordant sa raison et son cœur.

LE FILS.

Mais l'enfant! A l'honneur si je ne veux forfaire,
Pour cet enfant que puis-je et que dois-je donc faire ?

LE VIEUX DOCTEUR.

Si tu fais ton devoir cet enfant grandira
A l'ombre du foyer que l'on reconstruira.
Innocent du malheur, qu'il faut rendre éphémère,
L'enfant a droit de vivre aux côtés de sa mère,
Car c'est là sa vraie place et nul n'a le pouvoir
De la lui contester ou de l'en dépourvoir.

LE FILS.

Mais le sang étranger qui coule dans ses veines,
Comme un flot charriant les crimes et les haines.

LE VIEUX DOCTEUR.

Ton sang y coule aussi plus pur et plus vermeil,
Le sang de tes aïeux, le sang du bon conseil.
Ah, je conçois fort bien ta lourde servitude,
Car la tâche pour toi sera pénible et rude,
D'élever cet enfant et de le conquérir
A l'honneur que chez lui nous voulons voir fleurir.
Si d'entre deux instincts tu constates la lutte,
L'aveugle instinct mauvais ravalant à la brute,
Le vil instinct du crime, ou l'instinct de l'honneur
Voulant se libérer du sang empoisonneur,
C'est à toi de lutter, d'enseigner, de convaincre.

Le Fils.

Hélas, peut-on jamais être assuré de vaincre,
Et le sang criminel de malheur et de mort,
Le sang de l'assassin sera-t-il pas plus fort ?

Le Vieux Docteur.

Il faut avoir la foi... il faut lutter quand même,
Il faut tout espérer de ce combat suprême,
Dans le stoïque effort d'un cœur bien résolu,
Jamais contre le bien, le mal n'a prévalu.
Si des deux sangs rivaux la lutte se déchaîne,
Ne désespérons pas... la victoire est prochaine,
En sa vertu puisant l'élan initial
On verra triompher le sang familial.

Vaincu, le Fils *s'abandonne dans les bras grands ouverts du vieux docteur.*

Mon père... oh mon ami...

Le Vieux Docteur.

Oui... puisque tu désarmes,
Pleure, mon cher enfant, ce sont de bonnes larmes,
Oui, laisse les couler.

Scène XI.

LA VIEILLE MAMAN, LE FILS, LA FILLE, LE VIEUX DOCTEUR, LE JARDINIER.

Au haut de l'escalier le Jardinier *apparaît tout effaré, en criant :*

Vite, vite, venez,
Le petit se réveille à l'instant, accourez.

En hâte, LA FILLE *monte l'escalier.*

Me voici...

LE JARDINIER.

Il demande maman... venez vite.

Alors LA VIEILLE MAMAN *s'empresse également.*

J'y vais aussi...

Mais au moment de franchir les degrés, elle se retourne vers son fils et lui dit :

Mon fils, lorsque mon cœur t'invite,
Au chevet de l'enfant, qui nous réunira,
Viendras-tu ?...

Et pendant que la Fille, arrivée au seuil de la chambre, s'arrête et écoute,

LE FILS *dit douloureusement, mais en hésitant :*

Pas encore...

LE VIEUX DOCTEUR, *tenant toujours le Fils dans ses bras, conclut :*

Il viendra... il viendra.

Et sur cette promesse d'avenir le rideau se referme.

Imprimerie Jos. VERMAUT, PARIS & COURTRAI.
(Imprimé en Belgique.)